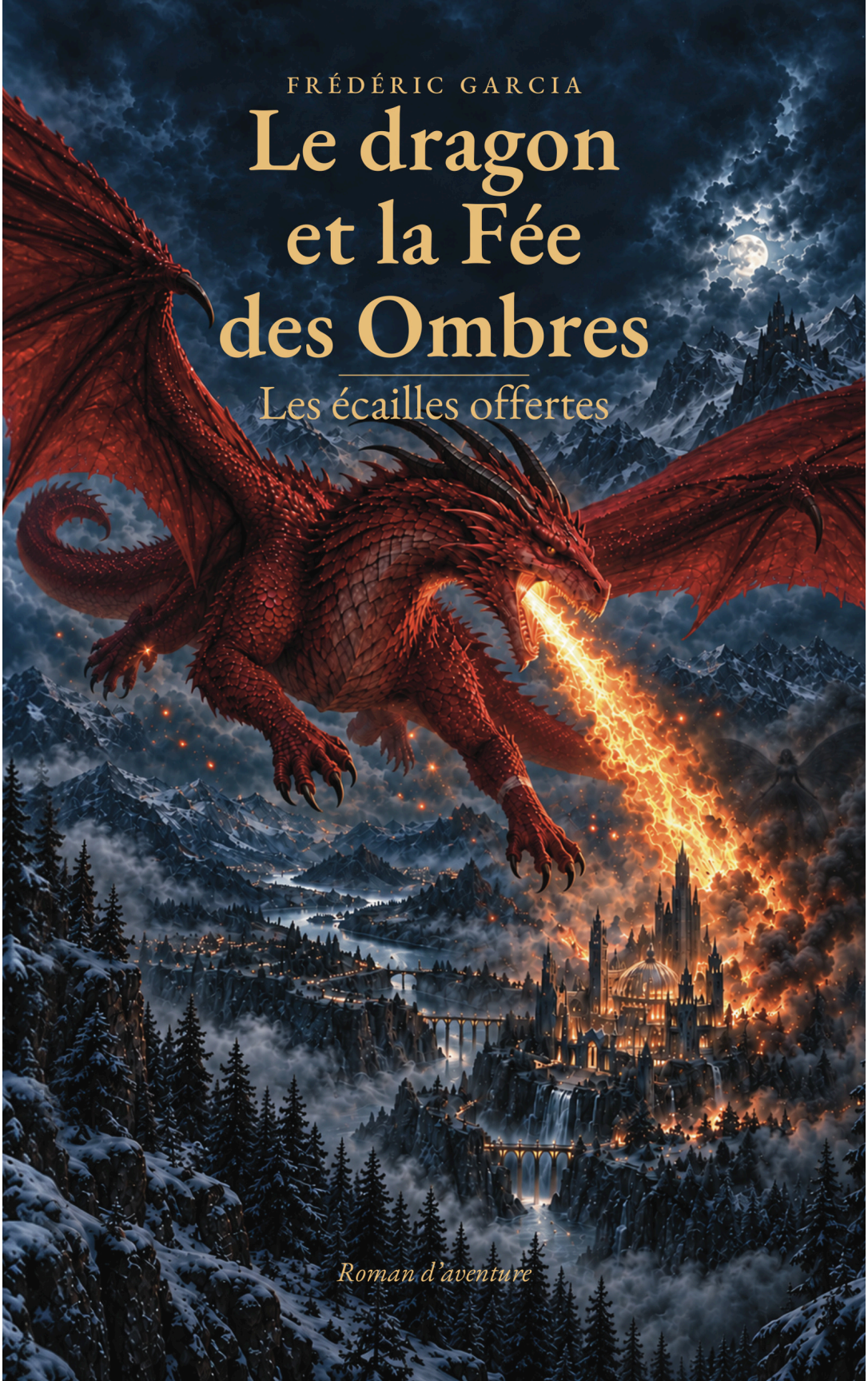

FRÉDÉRIC GARCIA
Le dragon et la Fée des Ombres
Les écailles offertes
Roman d'aventure

Frédéric Garcia

Le dragon et la Fée des Ombres

Les écailles offertes

Roman d'aventure
À partir de douze ans

Les chapitres

1. La chaleur sous la montagne
2. La visiteuse aux ailes froissées
3. Une écaille pour la nuit
4. La carte inachevée
5. La gardienne du volcan
6. Le pont des Rafales
7. Le village des chansons perdues
8. La Source claire
9. La maison promise
10. Une place derrière la porte
11. La cloche se souvient
12. Le feu sans direction
13. Au fond de la montagne
14. Ceux qui restent
15. Qui tient la flamme
16. Le passage sous les racines
17. La fête des Lanternes
18. Le prix des écailles
19. Le dragon dans le ciel
20. La porte de la grotte

Les personnages

Ardan Un grand dragon aux écailles rouge sang, qui prennent des reflets de cuivre à la lumière du feu. Il connaît le dessus de toutes les maisons de la vallée, et l'intérieur d'aucune.

Lyséa Une fée à l'aile froissée. Elle a toujours froid.

Grésil Un corbeau, expert en trésors. Chaque conseil a son prix, payable en noisettes.

Mina Onze ans, apprentie cartographe. Ses bottes sont celles de l'an prochain.

Abel Fondeur de cloches à Sonneval, et père de Mina. Il raconte encore des histoires drôles, mais il ne rit plus à la fin.

Maëra Une vieille dragonne qui vit sur un volcan endormi. Quand elle dit « Hm », la conversation est terminée.

Le Veilleur de fer Il sonne quand il marche. Personne ne comprend ce qu'il dit.

Barnabé Le passeur de Chantemerle. Autrefois, il chantait pour tirer son bac. Maintenant, il compte.

Maître Firmin Il a dirigé la chorale de Chantemerle pendant quarante ans.

La vieille Aubier Elle a trois citronniers, et elle dit merci à la montagne.


Carte de la vallée, par Mina
N
O
E
S
Vers les côtes du Nord
Vers le Sud
Montagne d'Ardan
Grotte
Le Dormeur
Chemin des charbonniers
Deux jours de marche
Bassins de Maëra
Gorge des Rafales
Pont des Rafales
vérifié
Sonneval
vérifié
Source claire
vérifié
Palais
Vieux bois
Galeries sous les racines
La Sorle
Bac de Barnabé
vérifié
Chantemerle
Vieille tour
Route basse
Fonderie d'Abel
Serre de la vieille Aubier
Brenouille
Marché

1

La chaleur sous la montagne

Le gel arriva à Sonneval par une nuit sans vent. Il descendit de la montagne sans un bruit, par les ravines, et il connaissait le chemin. À minuit, les flaques de la grand-rue étaient devenues dures comme du verre, le linge oublié sur les cordes ne pliait plus, et la fontaine ne coulait plus qu'en dedans, avec un petit bruit étouffé. Depuis deux hivers, à Sonneval, on fermait les volets tôt, sans que personne sache vraiment pourquoi. Au-dessus des toits, la montagne dormait sous la neige. Les anciens disaient qu'un dragon vivait dedans. Ils le disaient à voix basse, et jamais après la tombée de la nuit.

Au bout du village, dans la serre de la vieille Aubier, les trois citronniers qu'elle avait rapportés du Sud quand elle était jeune commençaient à noircir au bout des feuilles.

Ardan descendit de la montagne sans battre des ailes. Il se laissa glisser le long de la pente, le ventre dans la neige, et s'arrêta derrière le mur du potager. De là, il voyait la serre, une petite maison de verre couverte de fleurs de givre. Il écouta. Un volet battait quelque part, le chien des Aubier ronflait dans sa niche, et dans la maison, aucune lumière ne brillait. Il allongea le cou par-dessus le mur, sans faire tomber une seule pierre, et approcha son museau du toit de verre jusqu'à le frôler.

Alors il souffla. Ce n'était pas une flamme. Une flamme, n'importe quel dragon sait en cracher, et celle d'Ardan aurait fait fondre la serre, les citronniers et sans doute le pot de

chambre de la vieille Aubier. C'était une haleine, longue et lente, et il comptait dans sa tête. Un, pour le coin du toit où le givre était le plus épais. Deux, pour la vitre fêlée, qu'il ne fallait pas chauffer trop vite. Trois, pour les feuilles. Sur le verre, les fleurs de givre pâlirent, puis se mirent à pleurer, et à l'intérieur, la buée monta. Les feuilles noircies ne redeviendraient pas vertes, mais les autres, celles du cœur des arbres, se détendirent doucement.

Ardan souffla jusqu'à ce que la terre des pots soit tiède, puis il s'arrêta. Il savait s'arrêter au bon moment. Cela ne se voyait pas quand on regardait un dragon, et personne n'aurait pensé à lui en faire compliment : il savait être précis, surtout quand personne ne le regardait.

Le chien se réveilla, flaira l'air et aboya une fois, pour la forme. Une lampe s'alluma derrière un volet. Ardan recula et s'éloigna le long du mur en écrasant le moins de choux possible, et quand la porte de la maison grinça, il était déjà dans l'ombre du bois. Il entendit des pas dans la neige, puis un long silence. La vieille Aubier venait sans doute de poser la main sur une vitre tiède, en pleine nuit de gel. Elle ne cria pas et ne courut chercher personne. Elle se tourna vers la montagne et dit simplement :

— Merci, toi.

Ardan avait l'oreille fine, et il aurait préféré ne pas entendre. Ce merci lui fit chaud au ventre, et en même temps, il eut envie de disparaître sous la neige. Il s'envola plus vite qu'il ne l'aurait voulu, en rasant les sapins.

Au matin, la vieille Aubier trouverait dans son potager une empreinte grande comme un baquet à lessive, et elle ne la montrerait à personne. À Sonneval, on faisait ainsi depuis des

années. On découvrait des toits réparés au lendemain des tempêtes, des chemins dégagés sans que personne ait pris la pelle, un champ où la neige avait fondu en cercle parfait la veille des semailles. Alors on disait merci à la montagne, sans trop savoir à qui on parlait. Certains croyaient à un esprit, d'autres à un volcan qui aurait mal dormi. Les enfants, eux, affirmaient que c'était le dragon des anciens, et on leur répondait de manger leur soupe.

Ardan remonta la vallée en suivant le ruisseau, très bas, dans le noir. Ses écailles étaient rouge sang, avec des reflets de cuivre, et quand il avait chaud, elles se mettaient à luire comme des braises au fond d'un four. Il avait appris à respirer lentement pour les éteindre, et à traverser la nuit sans laisser de traînée. Autrefois, il volait au-dessus des nuages. Il avait traversé des mers si larges qu'il fallait trois jours pour en voir l'autre rive, et dans certaines villes, on allumait des feux sur les remparts pour le saluer. Il n'y pensait plus très souvent. Aujourd'hui, il connaissait le dessus de toutes les maisons de la vallée, leurs cheminées, leurs tuiles cassées, leurs girouettes rouillées, mais il ne connaissait l'intérieur d'aucune.

Sa grotte s'ouvrait sous la montagne, derrière un rideau de lierre si épais qu'on l'aurait pris pour un mur. L'entrée était assez large pour ses épaules, le plafond assez haut pour qu'il puisse redresser la tête, et surtout, personne ne passait jamais devant. C'était ce dernier détail qui l'avait décidé. À côté de l'entrée attendait une grosse pierre ronde. Il la roulait en travers du passage les nuits de tempête, ou les jours où il ne voulait voir personne, ce qui revenait à peu près au même. Il l'appelait la pierre du seuil. Grésil l'appelait « la porte d'entrée des gens qui n'aiment pas les gens ».



Grésil était un corbeau, avec une plume blanche au milieu du front, comme une faute d'orthographe dans une page bien écrite. Un automne, il s'était installé dans la grotte avec un bouton dans le bec, sans attendre d'invitation. Selon lui, c'était la seule façon polie de s'installer quelque part : quand on demande, on oblige l'autre à répondre, et c'est fatigant pour tout le monde. Il n'était jamais reparti, et il considérait désormais les trésors d'Ardan comme ses propres affaires.

Ces trésors ne ressemblaient pas à ceux des histoires. Il y avait bien un tas de pièces d'or dans un coin, mais c'était le coin le moins intéressant. Le reste, c'étaient des choses qui avaient appartenu à quelqu'un : une lanterne de navire au verre vert, un tapis roulé qui sentait encore les épices, des livres aux pages trop fines pour des griffes de dragon. Et un casque d'argent, qu'un chevalier avait laissé devant la grotte cent ans plus tôt. Le chevalier était venu pour combattre Ardan, mais il pleuvait. Ils avaient surtout parlé du temps qu'il faisait, et le chevalier était reparti sans combattre et sans son casque. Ardan ne savait toujours pas s'il l'avait oublié ou offert.

Quand Ardan rentra, Grésil était perché sur le casque, et il classait.

— Tu rentres tard, dit-il sans lever la tête. J'ai eu le temps de réorganiser les choses rondes.

Sur le couvercle d'un coffre, il avait aligné trois pièces d'or, une bille, une noix et quatre boutons. Les boutons étaient au milieu, et les pièces d'or attendaient au bout de la rangée, un peu à l'écart.

— Pourquoi y a-t-il des boutons au milieu de mes trésors ? demanda Ardan.

— Pour qu'ils prennent de la valeur. La valeur, ça s'attrape. Comme le rhume. Tu poses un bouton à côté d'une couronne pendant tout un hiver, et au printemps, c'est un bouton de roi.

Ardan se pencha. L'un des boutons était cassé en deux.

— Et celui-là ?

— Celui-là est très malade, répondit Grésil. Je le soigne.

Ardan se coucha en rond au fond de la grotte, là où la roche gardait la chaleur. Le corbeau sautilla jusqu'à lui et le regarda d'un œil, puis de l'autre, ce qui, chez un corbeau, revient à froncer les sourcils.

— Tu es encore allé chauffer les légumes des humains.

— Des citronniers.

— C'est pire. Les citrons, ça ne se mange même pas.

Il gonfla ses plumes et prit l'air d'un notaire.

— En ma qualité d'expert en trésors, je te rappelle un principe simple. La chaleur, c'est comme les noisettes. On ne la donne pas aux voisins. On la garde, on la compte, et on la cache sous une pierre.

— Combien pour ce conseil ? demanda Ardan, qui connaissait la suite.

— Deux noisettes. Une seule si tu le suis.

Ardan ne le suivit pas. Il paya quand même les deux noisettes, qu'il gardait exprès dans une vieille boîte à thé, et Grésil alla les cacher sous une pierre qu'il appelait Bernard. Il avait donné un nom à toutes les pierres de la grotte : il y avait Bernard, Huguette, les jumeaux, un caillou pointu qui s'appelait Monsieur Vincent, et une grande dalle qu'il appelait Madame

la Présidente parce qu'elle ne bougeait jamais. « Ne t'assois pas sur Huguette », disait-il parfois, très sévèrement. Ardan ne s'était jamais assis sur Huguette. Il ne savait pas du tout laquelle c'était.

Le silence revint, un bon silence, épais et tranquille, qui sentait la pierre et la fumée froide. Ardan l'aimait. Il avait vécu longtemps au milieu des autres, avant, et il savait ce que les autres finissent par demander à un dragon : un peu de feu, puis beaucoup, puis tout. Autour de sa patte avant gauche, une vieille cicatrice dessinait un anneau plus pâle entre les écailles. Par temps de gel, elle le démangeait, et il la frotta contre la roche sans y penser. Grésil regarda ailleurs. C'était la seule question qu'il n'avait jamais facturée, parce qu'il ne l'avait jamais posée.

Dehors, le vent s'était levé. Il passait sur la montagne avec un bruit de soupir. Quelque part dans la vallée, très loin, quelque chose sonna, un coup, puis un autre, si faiblement qu'on aurait pu croire au vent. Ardan leva la tête et écouta longtemps, avant de la reposer. Il y avait toujours des bruits, dans la montagne.

Trois soirs plus tard, rien ne laissait prévoir que quelque chose allait changer. Le ciel était bas, la nuit tombait tôt, et Grésil comptait ses boutons à voix basse. Ardan s'était offert une petite flamme, pour le plaisir, qui dansait au bout de son museau et faisait briller le casque d'argent. C'est alors qu'une voix s'éleva devant l'entrée.

— Il y a quelqu'un ?

C'était une voix claire et légère, qui tintait un peu, comme une cuillère contre un verre. Ardan éteignit sa flamme aussitôt et retint son souffle pour que ses écailles cessent de luire, et la

grotte tomba dans le noir. Il ne bougeait plus. Il essayait même de ne plus penser, au cas où les pensées d'un dragon feraient du bruit. C'était une bonne idée, et elle aurait parfaitement marché si Grésil n'avait pas décidé, au même moment, de prendre les choses en main.

— Il n'y a personne ! annonça le corbeau, si fort que sa voix rebondit trois fois contre la voûte. Et on ne reçoit pas de visite !

Ardan ferma les yeux. Dehors, il y eut un silence, puis un petit rire.

— D'accord, dit la voix. Alors je vais parler à personne. Bonsoir, personne.

Un froissement de feuilles, des pas très légers, puis plus rien. Ils attendirent longtemps dans le noir. Quand Ardan se remit enfin à respirer, de petites étoiles dansaient devant ses yeux, et ses écailles se rallumèrent une à une.

— Tu vois, chuchota Grésil, très content de lui. Il suffit d'être ferme.

Ardan ne répondit pas. Il regardait le rideau de lierre, qui bougeait encore un peu. Pour la première fois depuis des années, il se demandait qui pouvait bien passer devant chez lui, si tard, et par un froid pareil.

2

La visiteuse aux ailes froissées

Elle revint le lendemain, à l'heure où la lumière devient bleue et où les ombres des sapins s'allongent sur la neige jusqu'à se toucher. Ardan l'entendit arriver de loin : des pas minuscules sur le chemin gelé, une petite toux, un froissement de tissu. Cette fois, il ne s'éteignit pas tout à fait. Il baissa sa lumière, s'approcha du rideau de lierre et regarda entre deux feuilles.

Ce n'était pas une voyageuse, c'était une fée. Elle n'était pas plus haute qu'une chandelle, et elle marchait, ce qui est étrange chez une fée. Ses ailes semblaient taillées dans la lumière qui traverse une goutte de miel. L'une était droite et belle, l'autre pendait dans son dos, toute froissée, avec un bord brun et racorni qui ressemblait à une brûlure. Elle avait des cheveux d'un blond presque argenté et une robe couleur de brume. À sa ceinture pendait un petit fuseau d'argent tout cabossé, qu'elle touchait souvent du bout des doigts, pour vérifier qu'il était toujours là. De temps en temps, elle se retournait vers le chemin qu'elle venait de prendre, et elle restait immobile, à écouter.

Devant la grotte, il y avait une pierre plate où personne ne s'asseyait jamais. Elle y déposa des prunelles, une à une, en cercle, puis elle s'assit à côté.

— Je vous ai apporté des prunelles, dit-elle au lierre. Elles sont meilleures après le gel. Comme certaines personnes.

Elle attendit un peu, pas une réponse, plutôt le temps qu'il faut à une phrase pour arriver au fond d'une grotte. Puis elle

raconta sa journée. Un écureuil lui avait volé son chapeau, une cupule de gland qu'elle avait mis trois jours à trouver à sa taille, et il l'avait essayé devant elle, sur une branche.



— Ça lui allait mieux qu'à moi, avoua-t-elle. J'ai trouvé ça très vexant.

Elle parla du ruisseau qui gelait par le bord, d'une buse qui l'avait regardée d'un air intéressé, puis du ciel qui prenait une couleur de neige.

— Vous n'êtes pas obligé de répondre, ajouta-t-elle en se levant. Je parle beaucoup quand j'ai froid. Ça réchauffe un peu.

Et elle repartit à pied, en traînant son aile.

Cette nuit-là, Ardan sortit en regardant d'abord de tous les côtés, puis il se pencha sur la pierre plate. Les prunelles étaient

toujours là, bleu sombre, poudrées de givre. Il en prit une du bout de la langue. Pour un dragon, une prunelle, c'est à peu près ce qu'une miette est pour un homme, et il faut beaucoup de bonne volonté pour lui trouver un goût. Il la garda pourtant longtemps dans sa bouche. Elle avait le goût du froid, d'un peu de sucre, et de quelque chose qu'il avait oublié.

Le lendemain, elle revint avec des baies d'églantier, et Grésil décida qu'il était temps d'inspecter cette personne sérieusement. Il sortit par une fente du lierre et se posa sur la pierre plate avec toute la dignité dont un corbeau est capable, c'est-à-dire beaucoup. La fée grignotait une petite galette et recueillait les miettes dans un mouchoir étalé sur ses genoux.

— Bonjour, dit Grésil. Je suis le responsable de l'accueil.

— Je croyais qu'on ne recevait pas de visite.

— L'accueil sert justement à ça.

Il pencha la tête vers le mouchoir.

— Il y a un droit d'entrée. Une miette ou deux. C'est symbolique.

La fée sourit, d'un très joli sourire, puis elle replia soigneusement son mouchoir sur les miettes et le rangea dans sa manche.

— Je garde mes miettes, dit-elle gentiment. On ne sait jamais.

Grésil rentra dans la grotte, les plumes hérissées.

— C'est une ennemie, annonça-t-il.

— Pourquoi ? demanda Ardan.

— Elle ne partage pas ses miettes. Quelqu'un qui ne partage pas ses miettes, je ne lui confierais même pas un caillou.

— Tu ne confies tes cailloux à personne.

— Justement. Je sais de quoi je parle.

Il alla bouder derrière Madame la Présidente. Ardan trouva la raison ridicule. Il regarda la petite silhouette s'éloigner sur le chemin, dans le soir qui tombait. Elle s'arrêtait souvent, une main sur l'épaule, comme quand un sac est trop lourd, et pourtant elle ne portait rien.

Le troisième soir, elle parla moins, parce qu'elle toussait. Elle n'apporta qu'une seule baie, faute d'avoir trouvé autre chose, et elle s'en excusa auprès du lierre. Le quatrième soir, le ciel se mit à pleuvoir au lieu de neiger. C'était une pluie d'hiver, fine et glacée, qui gèle en touchant les branches et fait craquer les forêts toute la nuit. Ardan l'entendit arriver plus tard que d'habitude, avec des pas qui n'étaient plus réguliers. Elle ne s'assit pas sur la pierre plate. Elle voulut ouvrir ses ailes, peut-être pour s'abriter, peut-être pour s'envoler, mais l'aile froissée s'ouvrit à moitié et trembla. La fée tomba dans la boue, juste devant l'entrée, et ne se releva pas.

Ardan sortit avant d'avoir décidé quoi que ce soit. Il écarta le lierre d'un coup de tête et se pencha au-dessus d'elle. C'est là qu'il s'aperçut qu'il ne savait pas comment on ramasse une fée : ses griffes étaient plus longues qu'elle tout entière. Il glissa sous elle le plat d'une griffe, très lentement, et la souleva. Elle ne pesait rien. Elle était trempée, glacée, et ses lèvres étaient bleues. Il la porta à l'intérieur en marchant sur trois pattes et, pendant tout le trajet, il retint son souffle, parce qu'il avait peur de lui brûler les ailes.

— Respire, dit Grésil, qui avait oublié de bouder. Tu vas devenir violet. Ça ne t'ira pas du tout.

Ardan respira, mais par le côté de la gueule, en tournant la tête vers le mur. Il posa la fée au fond de la grotte et se demanda ce qu'on faisait ensuite. Il fallait la réchauffer. Il savait réchauffer une serre, mais il n'avait jamais réchauffé quelqu'un qui tenait dans sa patte. Il souffla sur une grosse pierre jusqu'à ce qu'elle soit tiède, pas plus, et la poussa près d'elle.

Il lui fallait aussi un lit. Ardan fouilla ses trésors. La lanterne était trop dure, et la boîte à thé était pleine de noisettes. Son regard tomba sur le casque d'argent. Il le retourna, le cala entre deux pierres et le garnit de ce qu'il avait de plus doux : une écharpe de soie trouvée autrefois dans un port, de la mousse sèche, et une demi-plume que Grésil arracha à contre-cœur de son propre ventre.

— C'est un prêt, précisa le corbeau.

Ardan déposa la fée dans le casque. Elle y tenait parfaitement, à croire qu'un chevalier l'avait porté cent ans plus tôt dans l'unique but qu'une fée y dorme un jour. Ardan s'installa à côté et ne bougea plus. Il la regarda respirer jusqu'à ce que ses lèvres reprennent une couleur normale. Même endormie, elle gardait la main serrée sur son petit fuseau.

Elle se réveilla au milieu de la nuit. La première chose qu'elle vit fut un œil de dragon, ambré, grand comme une assiette, tout près d'elle. N'importe qui aurait crié. Elle cligna des paupières, regarda l'œil, regarda la voûte, puis de nouveau l'œil.

— Vous êtes la pierre ? demanda-t-elle d'une petite voix enrouée.

— Quelle pierre ?

— Celle qui écoute.

Quelque chose remua dans la poitrine d'Ardan, quelque chose de très ancien et de très lourd. Cela monta, gronda, fit trembler la lanterne de navire et tinter les pièces d'or dans leur coin. La fée se redressa, inquiète, puis elle comprit qu'il riait. Ardan lui-même mit un moment à le comprendre : il n'avait pas ri depuis si longtemps qu'il avait oublié le bruit que cela faisait.

Elle s'appelait Lyséa. Il s'appelait Ardan. Ils échangèrent leurs noms avec précaution, comme des choses fragiles. Elle toucha d'abord son fuseau, pour vérifier qu'il était toujours là.

— Un souvenir de ma mère, expliqua-t-elle.

Puis elle regarda le casque, la soie, la demi-plume, la pierre tiède.

— Vous m'avez fait un lit.

Ardan répondit que ce n'était rien. Elle tâta le bord d'argent.

— Je vais dormir dans une tête de chevalier. J'espère qu'il ne rêvait pas de batailles.

Ardan rit encore, moins fort. Cette fois, il savait ce qui se passait.

Grésil boitait depuis trois jours, à cause d'une épine prise pendant une bagarre avec une pie malhonnête, au sujet d'un bouton qui, selon lui, lui revenait de droit. Lyséa le remarqua avant Ardan, ce qui vexa un peu le dragon. Elle appela le corbeau d'un signe. Il hésita, par principe, puis vint, par curiosité. Elle prit sa patte dans ses deux mains et retira l'épine si vite qu'il n'eut pas le temps de protester. Puis elle tira de sa manche un fil d'argent et le posa sur la petite plaie. Le fil s'enroula tout

seul, fit trois tours et se noua de lui-même. Grésil regarda sa patte, puis la fée, puis de nouveau sa patte.

— Je te remercie pour l'épine, dit-il avec une grande dignité. Mais pour les miettes, je maintiens.

Au bout d'un moment, dans la nuit, Ardan entendit un froissement. Lyséa grelottait. La pierre tiède avait refroidi, et ses ailes lui faisaient mal dès que le froid les touchait. Elle traversa la grotte à petits pas et vint se blottir contre la patte d'Ardan, là où les écailles sont les plus chaudes. Il se figea. Il pensa à ses griffes, à son souffle, à la chaleur qui montait parfois dans son ventre sans prévenir.

— Je vais vous brûler, murmura-t-il.

— Non, dit-elle, les yeux déjà fermés. Et dis-moi tu. On ne dit pas vous à quelqu'un sur qui on dort.

Elle se serra un peu plus contre les écailles.

— Auprès de toi, j'ai enfin chaud.

Elle bâilla.

— L'hiver dernier, j'avais une bouillotte. Elle fuyait. Toi, tu as l'air étanche.

Ardan ne répondit rien. Il avait peur, s'il ouvrait la bouche, que ce moment s'envole. Dehors, la pluie gelée faisait craquer les branches, et quelque part dans la forêt, un arbre céda sous le poids de la glace, avec un craquement qui résonna longtemps dans la montagne. Il la croyait endormie quand elle se mit à parler tout bas, sans ouvrir les yeux.

— Tu sais ce que j'aimerais ? Une maison assez grande pour toi. Une vraie maison, avec des portes où tu n'aurais pas besoin de baisser la tête, et des fenêtres assez petites pour moi. Une

maison où chacun aurait sa place. Et où on n'aurait plus jamais froid.

Elle se tut. Ardan regarda la voûte de sa grotte, qu'il connaissait par cœur, et il essaya d'imaginer une porte assez grande pour lui. Il n'y arriva pas tout à fait, mais il essaya longtemps.

Il ne bougea pas de la nuit. Au matin, sa patte était si engourdie qu'il ne la sentait plus. En le voyant marcher de travers jusqu'à l'entrée, Grésil déclara qu'il avait vu des canards mieux coordonnés. Ardan s'en moquait. Il n'avait jamais été aussi heureux d'avoir une patte engourdie.

3
Une écaille pour la nuit

Lyséa resta, sans que personne le décide vraiment. Le lendemain, elle était trop faible pour repartir, le surlendemain il neigeait, et le jour d'après, elle avait déjà ses habitudes. Elle dormait dans le casque d'argent, sauf quand elle avait froid, c'est-à-dire presque toutes les nuits : alors elle venait contre la patte d'Ardan. Le matin, elle grimpait jusqu'à sa tête en s'accrochant aux écailles et s'asseyait entre ses deux cornes, d'où l'on voyait la vallée par une fente du lierre. Elle appelait cela « monter au grenier ». Elle avait même donné un nom à chacune des cornes, et Grésil en fut très fâché, car nommer les choses de la grotte, c'était son travail.

Un soir, elle découvrit les ombres. Ardan avait allumé une petite flamme au bout de son museau, et la lumière rouge dansait sur la paroi. Lyséa leva les mains devant la flamme, croisa les pouces, remua les doigts, et sur le mur, un oiseau immense se mit à battre des ailes. Puis elle fit un lapin, dont les oreilles bougeaient, et un escargot si lent qu'Ardan se surprit à l'encourager. Quand elle baissa les mains, il resta un instant sur la paroi une grande ombre aux ailes larges, qui ne ressemblait à aucune de ses figures. Puis la flamme trembla, et l'ombre disparut. Ardan pensa que c'était la fumée.

— À toi, dit-elle.

Ardan leva sa patte devant la flamme. Il voulait faire un lapin. Sur la paroi apparut une forme hérissée de griffes, avec un bec crochu et une sorte de crête.

— C'est un canard, expliqua Ardan.

— Un canard très inquiétant, dit Lyséa.

— Trois sur dix, déclara Grésil depuis le sommet de Madame la Présidente. Et je suis généreux.

Lyséa éclata de rire, Ardan aussi, et la flamme s'éteignit dans une gerbe d'étincelles qui retombèrent sur le tapis roulé, qu'il fallut taper à grands coups de queue.

Ce furent des jours légers, mais ils n'étaient pas faciles pour autant. Ardan devait apprendre à vivre avec quelqu'un qu'il pouvait écraser en se retournant dans son sommeil. Il dormait désormais la queue enroulée d'une certaine façon, les pattes rangées d'une autre, et il vérifiait où elle était avant de s'étirer. Il parlait moins fort et éternuait vers l'entrée. Lyséa, de son côté, ne marchait jamais là où il allait poser la patte, et elle chantonnait tout le temps pour qu'il sache où elle se trouvait. Ils riaient de leurs précautions, et ils les prenaient quand même. C'était peut-être cela, se disait Ardan, vivre avec quelqu'un de très différent : rire des mêmes choses, et faire attention à des choses différentes.

Mais le froid s'installait. La neige montait devant l'entrée, le ruisseau s'était tu, et certaines nuits, on entendait les loups appeler de l'autre côté de la montagne. L'aile froissée de Lyséa ne guérissait pas. Le soir, elle se raidissait, et Ardan entendait parfois un tout petit craquement, pareil à celui du givre sur une vitre. Lyséa ne se plaignait jamais. Quand il lui demandait si elle avait mal, elle touchait son fuseau et répondait :

— Ne t'inquiète pas pour moi. J'ai l'habitude d'avoir froid.

Ardan trouvait cette phrase plus douloureuse qu'une plainte. Une nuit, il se réveilla et la sentit trembler contre sa patte, et il comprit alors une chose. Quand il dormait profondément, sa chaleur baissait, comme celle d'un feu qu'on ne nourrit plus, et elle grelottait en silence pendant des heures pour ne pas le réveiller.

Il resta éveillé jusqu'au matin, à réfléchir. Tous les dragons savent une chose, sans savoir comment ils la savent. Une écaille que l'on donne garde longtemps la chaleur de celui qui l'a donnée, des semaines, parfois des mois. Une écaille qu'on arrache, au contraire, s'éteint aussitôt, comme une braise jetée dans la neige. Personne n'a jamais su pourquoi. C'est ainsi. Ardan avait perdu des écailles autrefois, dans des batailles ou des tempêtes, mais il n'en avait jamais donné une seule. À l'aube, il savait laquelle il choisirait. Sur sa poitrine, à gauche, près du cœur, il y en avait une plus large que les autres, et c'était la plus chaude.

Il attendit le soir pour que Lyséa ne le voie pas faire. Il glissa une griffe sous le bord de l'écaille, prit une grande inspiration et tira. Cela fit mal : pas une douleur énorme, mais une douleur vive, puis une autre, plus sourde, qui resta en dessous. L'écaille se détacha avec un petit bruit sec. Elle était large comme une assiette, un peu bombée, et dans la pénombre, elle se mit à luire d'un rouge profond, de la couleur des braises au moment où l'on se dit qu'il faudrait remettre une bûche. Ardan la posa au fond du casque, sous la soie. Quand Lyséa vint se coucher, elle s'arrêta au bord. La soie brillait par en dessous.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une écaille, dit Ardan. Elle garde la chaleur. Tu n'auras plus froid la nuit.

Lyséa regarda l'écaille, puis la poitrine du dragon, où l'on voyait maintenant, entre les écailles rouges, un carré de peau nue, rose et plus claire. Elle porta la main à sa bouche.

— Tu l'as arrachée pour moi ?

— Je l'ai donnée. Ce n'est pas pareil.

— Tu es sûr ? Je ne voudrais pas te prendre quelque chose.

Elle recula même d'un pas. Il dut insister, il dut presque la supplier.

— Je te la donne, répéta-t-il.

En le disant, il sentit une chaleur étrange, qui ne venait pas de l'écaille. Alors Lyséa entra dans le casque, se roula en boule sur la soie tiède, et dormit toute la nuit sans trembler une seule fois. Au matin, elle avait les joues roses, et elle garda longtemps la main posée à plat sur l'écaille.

— C'est la plus belle chose qu'on m'ait jamais donnée, dit-elle.

Grésil remarqua le trou avant midi. Il se posa sur la patte d'Ardan et examina le carré rose.

— Tu as un trou.

— Ce n'est rien.

— Un trou, ce n'est jamais rien. Demande aux chaussettes.

Il tourna autour, l'examina sous tous les angles, et déclara qu'à sa connaissance aucun trésor sérieux ne s'était jamais amélioré en perdant ses morceaux. Ardan le chassa d'un souffle. Mais le soir, en s'installant, il s'aperçut qu'il se couchait

désormais sur le côté droit, pour que le froid de la roche ne touche pas l'endroit nu. Il ne le dit à personne.



Quelques jours plus tard, Lyséa lui parla de la Source claire. Elle le fit avec précaution, comme on pose sur une table un objet qui pourrait casser. C'était une source cachée au creux d'une roche blanche, très loin, au-delà des villages, au-delà d'un volcan endormi, d'une gorge et d'un fleuve.

— On dit qu'elle referme ce que le feu a ouvert, murmura-t-elle en caressant le bord brûlé de son aile.

C'était le seul endroit du monde où son aile pourrait guérir. Elle n'ajouta rien et ne demanda rien. Mais Ardan savait par où passait le chemin : il traversait les terres des hommes, leurs champs, leurs routes, leurs marchés. Et il avait juré, bien des années plus tôt, de ne plus jamais y poser la patte.

Alors il chercha une autre solution. Il en chercha beaucoup.

— Je peux aller chercher de l'eau de la Source dans un tonneau.

— Elle ne soigne que là où elle naît, répondit Lyséa. Emportée, ce n'est plus que de l'eau.

— Je peux chauffer la grotte davantage. Souffler jour et nuit, s'il le faut.

— Ce n'est pas le froid de la grotte. C'est le froid de l'aile.

— Je peux t'emmener en volant. Une nuit, très haut, très vite, pour que personne ne nous voie.

— Là-haut, le vent est trop froid, même contre toi. Et la Source ne se voit pas du ciel. On ne la trouve qu'en marchant.

— On peut envoyer Grésil chercher un guérisseur.

— Je facture à la lieue, prévint Grésil.

— Alors on attend le printemps.

Lyséa baissa les yeux.

— Au printemps, l'aile se sera refermée de travers. Je ne volerai plus jamais.

Puis elle releva la tête et sourit, d'un sourire courageux qui lui fit plus de mal que tout le reste.

— Ne t'inquiète pas. Je trouverai un moyen. J'ai toujours trouvé. Je partirai quand la neige sera moins épaisse.

Ardan imagina la petite silhouette marchant seule dans la neige, à travers les champs et les forêts, avec son aile qui traînait. Il ne dit rien ce jour-là, ni le lendemain. Il était encore en train de ne rien dire, le troisième soir, quand ils entendirent la cloche.

C'était un son lent et grave, qui venait de la crête au-dessus de la grotte : un coup, un silence, un autre coup, comme si la cloche d'un beffroi était partie seule dans la montagne pour chercher quelqu'un. Les corbeaux s'envolèrent des sapins sans un cri. Lyséa se figea. Ardan passa la tête hors du lierre. Sur la crête, dans la dernière lueur du jour, une silhouette descendait vers eux. Elle était plus haute qu'un homme, faite de plaques de fer rouillées et de rivets, avec de longs bras qui pendaient presque jusqu'à terre. Sa poitrine était une cloche de bronze, et c'était elle qui sonnait à chaque pas. À la place de la tête, il y avait une sorte de lanterne ronde, avec un seul œil de verre qui jetait sur la neige une lumière blanche et froide. La chose s'arrêta. L'œil tourna lentement et se posa sur l'entrée de la grotte. Alors elle parla, d'une voix cassée, pleine de sifflements et de craquements, une voix qui ne ressemblait à aucune voix vivante.

— LA FÉE… APPARTIENT… À LA VALLÉE… RENDEZ…

Lyséa s'était jetée contre la patte d'Ardan. Elle tremblait si fort qu'il sentait ses ailes vibrer contre ses écailles.

— Il m'a retrouvée, souffla-t-elle.

— Qui est-ce ?

— Ceux qui m'avaient enfermée l'ont fabriqué pour me rattraper. Ils disaient que j'étais à eux.

Grésil, perché sur une corne, plissa les yeux.

— Il a une voix de casserole enrhumée, constata-t-il, mais tout bas.

La chose se remit en marche, et chaque pas faisait sonner sa poitrine. Elle descendit jusqu'à la pierre plate. Ardan sortit tout

entier de la grotte et se dressa devant l'entrée, les ailes à demi ouvertes, et son ombre recouvrit la moitié du versant. Il ouvrit la gueule et laissa sortir une flamme, une seule, qui frappa la neige entre eux et la fit fondre en sifflant. La chose ne recula pas. Elle ne répondit pas non plus. Elle resta devant le lierre, immobile, comme arrêtée par une ligne invisible, et son œil blanc passa lentement d'Ardan à l'intérieur de la grotte.

— …BLESSER…, dit-elle.

Puis elle se détourna et remonta vers la crête, en sonnant à chaque pas, jusqu'à ce que sa lumière disparaisse derrière les sapins.

Ardan resta longtemps dehors à écouter la cloche s'éloigner dans la nuit, de plus en plus faible, jusqu'à ne plus savoir s'il l'entendait encore ou s'il s'en souvenait. Quand il rentra, Lyséa était assise dans le casque, les genoux sous le menton, la main serrée sur son fuseau. Elle ne pleurait pas. Elle regardait l'écaille qui brillait sous la soie. Ardan s'allongea devant elle pour que sa tête soit à sa hauteur.

— Nous partons demain, dit-il.

— Nous ? demanda Grésil.

Ardan tourna vers lui un œil fatigué.

— Tu n'es pas obligé de venir.

— Évidemment que je viens, répliqua le corbeau, outré. Quelqu'un doit surveiller tes écailles. Tu commences à les distribuer comme des bonbons.

Lyséa ne dit rien. Elle posa seulement sa petite main sur la griffe d'Ardan et la laissa là. Il sentit la chaleur de sa propre écaille lui revenir à travers cette main, et il pensa, bêtement,

qu’il avait gardé quelque chose de lui chez elle. Cette nuit-là, il roula la pierre du seuil en travers de l’entrée, comme les nuits de tempête. Mais pour une fois, ce n’était pas pour rester seul.

Fin de l'extrait

Vous venez de lire le début de « Le dragon et la Fée des Ombres ».

La suite est disponible sur Amazon, en livre broché et en version Kindle :

amazon.fr/dp/B0HL78VV68

Les autres livres de Frédéric Garcia :

fredericgarcia.com